

6/ REGARD SYNTHÉTIQUE : ALAIN FAURE, POLITISTE, CHERCHEUR AU LABORATOIRE PACTE



[Alain Faure]

Laboratoire PACTE, Sciences-Po Grenoble

Ce soir, le C2D me propose un rôle de "synthétiseur". C'est bien sûr une mission impossible. Voilà simplement ma façon d'entendre les débats.

D'abord une agréable surprise: j'avais une clochette pour pouvoir rappeler à l'ordre les bavards et elle n'a pas sonné une seule fois. Cela veut dire, et c'est assez rare, que nous avons passé une soirée où les paroles ont été maîtrisées de bout en bout. Dans mon rôle de gentil animateur de réunions, je suis souvent très énervé de devoir couper la parole et faire des grands signes à ceux qui monopolisent le micro... Ce soir tout le monde a tenu son rôle. Bravo. C'en est presque émouvant...

Tout le monde a aussi sorti ses tripes ce soir. Les échanges étaient personnalisés, engagés, sincères, ancrés dans des expériences vécues. Je vais tenter de rester dans le ton, en commençant par vous dire que je ne devais pas venir à cette controverse, parce que cela fait six mois qu'en tant que citoyen, j'accompagne le projet d'une équipe pour les municipales, un projet urbain et métropolitain. Cette équipe présente son projet à Grenoble ce soir et je n'y suis pas! Cela fait six mois et peut-être cinquante réunions de travail avec des experts, du public... et il n'y a pas eu une seule fois où n'est pas venue la question Commune/Métropole.

Sur tous les sujets, en permanence, l'équation posée avec ce binôme est une énigme centrale pour l'action publique contemporaine. On ne la résoudra pas ce soir, mais, et j'insiste là-dessus, c'est une nouvelle équation qu'il faut avoir en tête et traiter. Et on la traite comme on peut.

Maintenant, je reprends ma casquette de scientifique pour dire que là où je suis inquiet, comme chercheur, c'est quand, dans le débat (nous ne sommes pas tous d'accord entre chercheurs), on nous explique que les Métropoles seraient barbares (c'est le titre d'un ouvrage). Nous sommes dans une période où la Métropole serait le mal, la mondialisation, la pollution, l'économie de marché, les inégalités... Cette littérature est à la mode, elle diabolise les métropoles de façon assez simpliste. Ce soir, on a vu que les choses sont beaucoup plus compliquées...

Quand on écoute le témoignage d'Annecy ou les saynètes des étudiants, on voit bien que les institutions, la régulation publique, qu'elles soient européennes, nationales ou métropolitaines, ont un rôle absolument essentiel pour réduire les inégalités, pour favoriser les mobilités, l'accès au logement, la dignité, la culture, l'emploi...

Se dire, jetons les institutions aux orties et concentrons-nous sur l'hyper local, c'est rassu-

rant, ça alimente des grands rêves, mais cela ne marchera jamais en termes d'action publique. Je le dis de façon un peu tranchée parce que la période est propice aux discours enflammés sur un monde qui irait bien uniquement à partir du dialogue direct entre les élus et les citoyens et sur des tout petits territoires, sans institution, sans corps intermédiaire, sans espace de délibération, sans "spécialistes". La démocratie rêvée du peuple par le peuple et pour le peuple...

Le président américain Trump est un exemple presque caricatural de cette façon contemporaine de penser la politique depuis le nombril et les émotions, en simplifiant à l'extrême les enjeux, et en évacuant systématiquement les institutions du débat. Le président Bolsonaro, dans son style, n'en est pas loin.

On est dans une période où le vent de la colère, les Gilets Jaunes l'on bien montré, souffle avec force, avec force et souvent sans nuance contre les institutions, contre les élites, contre la bureaucratie, contre les grandes structures, contre les professionnels, contre l'intercommunalité... La colère face aux injustices du monde est légitime, elle est même indispensable, mais la tendance à simplifier le problème en donnant aux métropoles un rôle de bouc émissaire est une vraie impasse. Des militants s'engagent sur cette pente glissante en suivant les théories en vogue sur le néo-municipalisme. L'équation est beaucoup plus compliquée que cela et je trouve que ce soir, vos témoignages ont montré de façon éclatante que les débats sur le devenir des grandes régions urbaines méritaient mieux qu'un catéchisme anti-métropolitain caricatural. Toutes les interventions ont mis en récit des engagements et des prises de responsabilité où l'on voit bien que, pour "réparer le monde" concrètement, les grands enjeux de solidarité, d'équité et de dignité humaine se posent en permanence à l'échelon de la métropole et donc des institutions et des "politiques" qui encadrent l'intérêt général à ce niveau.

Dans les enquêtes que je consacre sur plusieurs pays aux élus qui dirigent des grandes collectivités territoriales (et notamment des métropoles, comme au Japon), je fais des entretiens en tête à tête sur les raisons profondes de l'engagement en politique. Je les mets en quelque sorte "sur le divan" en leur demandant de m'expliquer d'où vient ce goût pour le pouvoir, y compris dans l'enfance et l'adolescence et pourquoi ils consacrent autant d'énergie à des joutes politiques qui semblent tellement épuisantes et futiles vues de l'extérieur. Et la première chose qui ressort de ces témoignages, ce sont des cris du cœur, des émotions très fortes, des blessures... Tous les élus rencontrés, sans exception, racontent que le déclic initial de leur passion pour la politique est lié à des indignations et des traumatismes sur les injustices du monde. Le résultat est étonnant. Oui,

l'obsession de départ des élus, c'est de réparer le monde...

Pourquoi vous parler ici de ces résultats de recherche? Pour souligner que les émotions qui guident les choix politiques sont des fragilités, des doutes. Les élus veulent aussi "réparer le monde". Et ce soir, vous, Gilets Jaunes, responsables associatifs, membres du Conseil de développement, étudiants, ingénieurs intercommunaux, militants de mille et une causes, vous dites la même chose. La politique doit permettre d'entendre les colères, de parler de toutes ces blessures, mais avec pour objectif de faire Cité. Pour jouer collectif, il nous faut essayer de traduire ces souffrances en proposant des mesures collectives, des outils de régulation, des espaces de délibération. Souvent, on perd le fil sur le lien qu'il y a entre ces fondations sensibles de la politique et leur traduction en politiques publiques. La métropole est un espace central pour engager ce complexe travail de traduction.

Tout au long de la soirée, vous vous êtes écoutés, vous avez argumenté, vous étiez en quelque sorte d'accord pour exposer vos désaccords. La colère pouvait s'exprimer mais elle était formulée de telle façon que tout le monde puisse l'entendre et tenter de la comprendre. La démocratie des émotions n'est possible que dans cette capacité à accepter un dialogue effectif... C'est un temps d'échange où les émotions sont mises sur la table avec l'objectif d'en faire de nouvelles priorités d'action publique. Dire "Le citoyen est roi, à partir du moment où il est en colère", est évidemment une impasse dans le vivre-ensemble si la posture ne débouche pas sur une transformation de nos institutions. Il faut passer de la colère à la médiation. Ce soir, j'ai entendu dans les témoignages des Ronds-Points plein de choses qui sont aussi exprimées avec force dans les associations, dans les maires, dans les intercommunalités, dans les entreprises... Bref dans bien d'autres univers où des individus s'engagent pour réparer le monde.

Le Conseil de développement est parfaitement dans son rôle quand il suggère, avec sa petite voix, que l'on a du chemin à faire ensemble pour que la défense de l'intérêt général soit racontée par la métropole plutôt que contre la métropole. La métropole, c'est la cité d'aujourd'hui, dans toutes ses contradictions et toutes ses promesses collectives...